

## Quinze heures une

La chaleur fait vibrer l'horizon. Le désert s'étend, vague de sable ruisselant après dune de soleil, interminablement. Les ombres coulent de chaque sommet vers des bassins de ténèbres. A force de fixer ce paysage, le ciel bleu descend vers le sable doré et se transforme en oasis imaginaire. Je cligne des yeux, lentement. Ma bouche est pâteuse, mon corps, terriblement lourd. Accoudée au cadre d'une fenêtre sans vitre, j'ai l'impression d'être profondément enracinée dans les briques. La tête dans mes paumes, je somnole, dans un état de torpeur. Un cliquetis régulier s'aligne aux pulsations de mon cœur. Puisqu'il le faut, je décolle doucement mes mains de mon menton, mon visage semble avoir fondu entre mes doigts. Il fait chaud. Peu à peu, je me redresse péniblement, les membres ankylosés et les yeux fatigués. Je me retourne lentement et mes pieds se soulèvent à peine du sol. Épuisée par ces efforts, harassée par la chaleur, je m'effondre sur le rebord, de l'autre côté du couloir. Dos au désert, face à la cour, une ombre épaisse m'enveloppe. Je soupire d'aise, la fraîcheur des pierres sous mes coudes se propage dans mes avant-bras, jusqu'à mes joues. Un frisson fait frémir ma peau. En face de moi, les murs sont percés d'ouvertures rectangulaires semblables à celle contre laquelle je m'appuie, alignées tout autour du patio, le long d'une grande galerie. Il y en a soixante, exactement. Je suis en hauteur, au seul étage de cette construction dont les proportions semblent démesurées. En bas, une silhouette se tient debout, blanche et droite, presque invisible au soleil. Je ne sais pas dire si c'est une femme ou un homme, son corps est enroulé dans un grand drap, sa tête couverte d'une sorte de chèche. Une fontaine gargouille. L'eau retombe inlassablement dans une tache d'ombre. J'ai soif, mais je suis épuisée. Il faudrait que je descende. Je n'ai pas le droit, je n'ai jamais le droit de quitter cette coursive, je ne peux qu'en faire le tour, encore et encore. Allongée à côté du bassin, je serais mieux pourtant. Il ferait frais sous les arcades qui soutiennent la galerie où je me trouve, sur les marches qui y montent depuis la cour. Mais la silhouette serait là, à m'observer. Elle me verrait sans tourner la tête, et continuerait d'avancer. Le bruit de l'eau se confond avec le cliquetis. Je crois qu'il est quinze heures. Cela ne veut rien dire ici, comme tout le reste. Tout est toujours identique et pourtant ne cesse de changer. Sans même la regarder, je sais qu'elle me fixe. Je pourrai aller lui parler, je devrais sans doute, lui dire de s'arrêter, de prendre une pause avec moi. Je saurai alors si elle existe vraiment ou si la chaleur et l'ennui me l'ont fait l'inventer. Mais il faudrait décoller mes pieds du sol, l'un après l'autre, et marcher. Épuisant. Je dois faire suffisamment d'efforts pour ne pas avoir à en ajouter. Elle semble si légère, cela paraît si facile. Elle flotte au-dessus de la terre roussie par le soleil. Son ombre est longue. Je plisse les yeux pour voir les siens. Son visage est dans l'obscurité,

noir, si sombre sous son turban d'un blanc brûlant. Elle a quelque chose d'une momie, inquiétante, mystérieuse. Pas une main, pas un doigt ne dépasse. Je me demande comment elle est arrivée là, si un jour, elle n'est pas simplement apparue ici, comme moi. La fontaine arrose sa tâche d'ombre. L'eau retombe dans l'eau, et recommence. Ma tête est lourde entre mes mains, mes coudes s'enfoncent dans la brique dure, prennent racine. Je ne bouge pas assez souvent. Je dégouline et fonds sur mes doigts, la cire de ma peau coulant le long de mes bras, me fixant plus encore à ce rebord. Le fantôme noir et blanc me regarde. Le cliquetis, imperturbable, résonne, régulier. Je cligne des yeux, lentement. La cour se resserre sur elle-même, carrée, étriquée, coupée en deux par la noirceur de l'ombre. Le soleil chauffe la terre battue et fait vibrer les murs rougis. L'air devant eux tremble. Imperceptiblement, ils semblent se mouvoir, se rapprocher les uns des autres. J'ai envie de me pencher. Il y a une personne sous les arcades dans la fraîcheur des ténèbres. Je le sais, je le sens, je ne le vois pas. Elle frétille, se remue, se tortille. Elle ne s'immobilise jamais et donc moi non plus. Il faudrait que je descende pour lui dire de se rassurer, de se calmer, mais il fait trop chaud et je n'ai pas le droit. Pourtant, je pourrais tout cesser ainsi, et me reposer enfin. J'ai l'impression constante de me consumer de l'intérieur, doucement, comme les braises se transforment en cendres. Un murmure vient d'en bas. Ce n'est pas l'eau de la fontaine, ni le crépitement de la terre brûlée. Cela vient de plus loin, de plus profond, comme une plainte. De l'autre côté de la cour, sous les arcades, quelque chose a remué dans l'ombre et le grondement s'amplifie. Je suis épuisée. Un jour, je ne pourrai plus bouger et alors tout s'arrêtera, enfin.

**Trois et douze, quinze. Quinze heures. Ridicule, ça n'a aucun sens. Pourtant, c'est très important, il faut que je sois minutieuse paraît-il. En face de moi, il y a une ombre, un peu plus foncée que la mienne et que celle du bâtiment. Molle et tordue, cachée derrière une colonne. Elle croit que je ne la vois pas parce que je regarde droit devant. Elle croit qu'elle est plus maligne que moi parce qu'elle au moins, peut remuer constamment. Elle croit qu'elle va s'échapper parce qu'elle s'agite dans tous les sens. Au-dessus, dans une ouverture, une silhouette. Cette fois, elle est bien visible, appuyée au rebord, elle me fixe. Ça doit la déranger de ne pas voir mes yeux, moi, je vois les siens. Elle m'envie et elle m'admire. Là, au soleil, je n'ai pas chaud et elle à l'ombre, dégouline. Répugnant, absolument repoussant. La tête entre les mains, elle est épuisée. Je déborde d'énergie et je ne peux pas monter. Frustrant. Ses yeux sont si désireux d'être à ma place, là où il fait frais, à côté de la fontaine qui suinte dans le bassin. Le bruit est agaçant. Ici tout est amplifié, tout est insupportablement résonnant. Je suis immense dans cette minuscule**

**cour, plus basse que les deux autres qui me fixent, mais plus grande. Je me sens puissante et pourtant, je ne suis pas libre, aucune de nous ne l'est. L'ombre devant moi est terrifiée. Tant mieux. C'est jouissif de voir cette peur frénétique se transformer peu à peu en panique. C'est pour ça qu'elle m'énerve celle-là à me fixer depuis sa rambarde. Elle est trop calme, trop passive. J'aimerais qu'elle vienne me secouer, me pousser, me frapper même. Ou qu'elle me fuie. Mais non, elle me regarde, droit dans les yeux, inlassablement résignée. Elle pourrait se cacher, assise dans la galerie, dos au mur, pour ne plus me voir. Je sais que chacun de mes mouvements l'épuise, alors que je ne fais que glisser lentement, tourner en rond, avançant sans vraiment avancer. Seuls mes yeux passent d'une chose à une autre. L'ombre du bas, la fontaine, la silhouette du haut, et je recommence. La première gigote infatigablement, mais il n'est toujours que quinze heures. Elle essaie de s'enfuir, mais elle ne pourra pas y arriver, comme à chaque fois. Elle grimpe aux murs, elle se fond dans l'obscurité, rien à faire. Elle est bien réelle. Ses mains molles grattent les murs de terre, dans un mouvement régulier. Je crois qu'elle geint aussi. Petit à petit, elle escalade vers une sortie minuscule, proche du plafond, inaccessible. Si je pouvais rire, je le ferais, c'est vraiment tordant de la voir se débattre. Les choses sont mal faites. Aucune d'entre nous n'est contente de son sort. En bas, pourtant si proche de l'ouverture, elle dégringole et s'affole. En haut, je la sens prise de vertiges, ses yeux cherchent des proportions rassurantes et ne les trouvent pas. Tiens, j'ai chaud tout à coup, je brûle. Je n'ai pas mal. Non, je ne sens rien. Pourtant, je fonds, je dégouline un peu, je le sais, je le sens, je ne le vois pas. Mon regard baisse légèrement. Je ferme les yeux et je me sens glisser. Je n'ai pas peur, de toute façon, dans un instant, cela recommencera. Sauf si l'autre traumatisée s'arrête de frétiler. C'est la seule chose qui m'effraie réellement. Au fond, c'est elle qui décide de tout, et elle n'en sait rien. La silhouette accoudée et moi-même ne faisons que la seconder.**

*Quelle heure est-il ? Quelle heure est-il ? Il faut que je sache quelle heure il est. La grande silhouette blanche m'observe du milieu de la cour, elle me fait peur. Je vais me mettre derrière la colonne, oui, là, c'est bien. Elle arrêtera peut-être de me fixer. Je dépasse de chaque côté, elle va me voir. Il ne faut pas qu'elle me voie, il ne faut pas. Il faut que je m'enfuie. Et que je connaisse l'heure. Devant moi, les marches descendent vers elle. Elles sont trop nombreuses, la pente est trop forte, j'ai peur de tomber. Pourtant, il faut que je m'en aille, vite, sinon je ne pourrai jamais me reposer. Quelle heure est-il ? Le ciel est bleu, le soleil brûlant, les ombres longues... Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne sais jamais, tout va trop vite. Je passe à droite*

*de la colonne puis à gauche, son regard me suit. Du moins je crois qu'il me suit. Je ne vois pas ses yeux et cela me terrifie plus encore que s'ils me dévisageaient féroce-ment. L'eau de la fontaine fait des bulles à la surface. A chaque fois qu'elles éclatent, je sursaute, j'ai peur. Il y a quelqu'un en haut, à l'ombre dans la galerie, je le sens, qui doit me traquer aussi, chercher à me regarder, à savoir où j'en suis. J'essaie de m'asseoir, je glisse le long de l'arcade jusqu'au sol frais. Frais ? Je n'en sais rien. Je m'agite, je ne peux pas rester en place, j'ai trop peur. Trop peur de m'arrêter et trop peur de continuer. Je vais me coller au mur. Lui non plus n'est pas vraiment là, il n'a aucune matière, aucune température. Pourtant, je m'y appuie fortement, comme pour m'enfoncer dans la terre brune et disparaître. Au-dessus de moi il y a des ouvertures. Je vais essayer de les atteindre, gratter pour grimper. Si je m'échappe, je suis sauvée. J'enfonce mes doigts dans la paroi. Le plafond semble s'éloigner à mesure que je m'en rapproche. Je me démène, je n'en peux plus. Je me laisse tomber. Je frissonne. Pourtant, il fait chaud. Non ? Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne sais jamais. En face de moi, la silhouette blanche ne cesse de me fixer, j'en suis sûre, le visage mangé par le drap qui l'enveloppe. Pourquoi ? Elle a peut-être peur de moi aussi, peur que je m'immobilise soudainement. Elle se sent menacée, je crois, et cependant, c'est moi qui suis terrorisée. Elle ne bouge pas. En quelques instants, elle s'effondre sur elle-même, se consume lentement. Je panique. Si elle bouge ne serait-ce qu'un tout petit peu, je ne pourrai pas me figer. Je tourne la tête. Je ne veux pas regarder, je ne veux pas, je ne peux pas. Mes yeux la voient quand même. Je me mets à gratter, à sauter, à monter, à grimper, frénétiquement. L'ouverture me semble si proche. Les sons s'amplifient, résonnent, je n'entends plus qu'un mélange assourdissant de cliquetis et de gargouillis. Je passe une main par l'ouverture. Ça y est, je vais y arriver, je vais m'enfuir. Je me hisse péniblement et manque de retomber. Je gémiss alors, continuellement, sans pouvoir m'arrêter. J'ai mal aux bras, aux doigts, partout. Mais c'est véritablement la vision d'horreur que j'ai devant moi, qui est source de ce rôle que je ne contrôle plus. Désespérément, je fixe ce qui aurait dû être mon échappatoire, là-bas, au-delà de cette fenêtre. Il n'y a qu'une cour, une cour carrée, inondée de soleil, que je connais malheureusement trop bien. Au milieu, une fontaine dont l'eau éclate en bulles terrifiantes. Sous les arcades, dans l'obscurité, une ombre est accrochée à une ouverture, dos à moi, la tête de l'autre côté. Elle essaie de s'enfuir. Comme moi, absolument, exactement comme moi. En haut, une personne me regarde, mais je ne peux voir ses yeux. Elle semble impassible, épuisée, harassée par la chaleur. Quelle chaleur ? Une fontaine gargouille, un cliquetis résonne. Il est quinze heures, je le sais maintenant. Peu à peu, devant moi, la grande silhouette blanche glisse, comme elle le fait mille quatre cent quarante*

*fois par jour, de quelques centimètres à peine. Je sais ce qui m'attend alors, et, dégringolant de mon ouverture, je me remets à frétiler en tous sens. Encore et toujours.*

Derrière mes paupières closes, je sens la cour brûlée par le soleil. Les ombres sont épaisses, elles n'ont pas bougé. La galerie est autour de moi, longue et sombre. En bas, l'eau gargouille toujours. La figure blanche est encore immobile, mais plus pour longtemps. La lumière la rend diaphane, presque translucide. Petit à petit, elle fond sur elle-même, et s'écourte un peu. Je soupire. Le cliquetis régulier est paisible. En dessous de moi, je sens que l'ombre frétille ses cinquante-huitième, cinquante-neuvième, et soixantième mouvements. Cette fois, il est quinze heures une. La grande silhouette a glissé dans la cour, autour de la fontaine, presque imperceptiblement. Alors, d'un mouvement las, je me déplace à peine vers ma droite. Dans cinquante-neuf minutes, j'aurais atteint le quatre, et il sera seize heures.